

L'atypique orfèvre, après avoir bourlingué durant des années et séduit par ses créations des femmes du monde entier, s'est sédentarisé avec bonheur dans la bastide périgordine de Domme. Son talent est enfin officiellement célébré, puisqu'il vient d'être élevé au titre de maître-artisan.

Charles Duret, Domme au cœur du monde

par Hervé Brunaux, écrivain

Domme sommeille. Le belvédère est déserté et la Dordogne roule des bouillons terreux à l'assaut de ses rives déjà dévorées par les prémices d'une crue gloutonne. Le crachin fait luire les lauzes sur les toits de la vieille bastide française. 800 000 touristes en été, et aujourd'hui dans la Grand'Rue claquent les enseignes des magasins fermés, au gré de bourrasques qui prennent possession de la ville dans une ambiance de science-fiction post-cataclysme. Si la vie continue de battre en hiver, il faut la débusquer derrière les murs épais souvent percés de meurtrières, rétractées comme autant de pupilles de chats rétifs à la lumière. Domme est peut-être encore plus belle, plus attirante en promenade, ainsi humblement dépouillée entre ciel et rivière.

Calfeutré au fin fond de son atelier, serein dans la bourgade enfin apaisée, un homme occupe la morte saison à sculpter, souder, poncer, patiner des pièces métalliques. En osmose avec le rythme biologique de son village, Charles Duret se ressource après le sacerdoce estival. Il est loin lui aussi de l'effervescence saisonnière qui le fait amphitryon d'un festin de lumière, quelques mètres en contrebas, dans sa boutique éclairée d'arcades et d'une triple fenêtre gothique. Caverne d'Ali Baba contemporaine, ses créations y scintillent, qui viendront parer de tous leurs feux bras, doigts et gorges des femmes de passage, ou des disciples fidèles. « J'aime les femmes, j'aime exalter la féminité depuis toujours. Antérieurement à ma carrière de bijoutier, j'adorais photographier les femmes. » Le bijoutier hédoniste se double d'un psychologue intuitif : « Quand on rencontre quelqu'un qu'on ne connaît pas, on a une grande liberté visuelle, les relations ne sont pas formatées. En France, on privilégie par tradition le bijou minimaliste. Moi, j'aime les bijoux généreux, et je prends toujours du plaisir à orienter une personne vers un article dont au départ elle ne croyait pas qu'il se marierait à sa personnalité. »

La réussite par l'Asie

Voici presque dix ans que Charles Duret, sa femme Cathy et son fils Julien ont investi, comme un symbole, la maison du Batteur de Monnaie du roi Philippe III-le-Hardi, plus ancienne bâtisse du village, édifiée en 1282. En ce 27 décembre 1999, une tempête historique s'apprête à scarifier la peau du Périgord de lugubres saignées, en même temps que porté par le vent d'une vie réinventée, Charles pousse le lourd battant clouté de sa future boutique. Car son aventure de bijoutier hors normes n'en est pas à sa première bifurcation. Elle débute en 1981 à Paris, où après des études de gemmologie, il se forge une notoriété d'expert derrière les vitrines huppées de la place Vendôme. Mais le négoce l'ennuie, l'aspiration artistique qui depuis tout gosse taraude ses mains et son esprit, ne peut s'épanouir dans une activité purement commerciale. En 1983, il franchit le Rubicon de l'indépendance, et se spécialise dans les matières naturelles. Bois, corne, nacre, corail, deviennent les terres vierges où s'exprime enfin sa créativité débridée d'autodidacte. Nul besoin d'une communication échevelée pour se faire connaître : son premier client s'appelle André Courrèges, et la réputation du couturier vaudra tous les attachés de presse pour propager la rumeur de son

talent. Conquis à leur tour, Givenchy, Rodier, et tant d'autres s'entichent de ses créations qui accessorisent les podiums des défilés.

Pour travailler à la source des matières premières, et ainsi éliminer les coûts d'importation, Charles décide alors d'implanter un atelier aux Philippines, qui essaimera dans toute l'Asie du Sud-Est. Il écume les salons professionnels, exporte vers l'Europe, le Japon ou l'Australie. Son chiffre d'affaires à l'export grimpe à cette époque à 63 % de son chiffre d'affaires total. L'ère de la prospérité semble ne pas devoir connaître de fin.

Mais une médaille, si finement dorée soit-elle, a toujours son revers. Ou comment la géopolitique peut influencer sur le cours du destin d'un créateur français. Dans le cas de Charles Duret, l'événement planétaire aux intimes conséquences se nomme guerre du Golfe. Nous sommes en 1991, et les dégâts collatéraux seront terribles pour une kyrielle d'exportateurs qui voient leurs débouchés se réduire comme peau de chagrin, dans la débâcle économique provoquée par le conflit du Proche-Orient. Les allées des salons sont dépeuplées, les acheteurs, en pleine crise de confiance, resserrent fermement les cordons de leur bourse autrefois si prodigue.

Le métal du renouveau

Alors que nombre de ses collègues sont emportés dans la tourmente conjoncturelle, Charles s'applique à faire le dos rond et se replie sur sa base parisienne, où il a eu la sagesse de conserver siège social et boutique de détail. En 1993, il décide de relancer sa carrière de créateur en s'orientant vers les métaux basse fusion, dorés à l'or fin ou plaqués argent, sur un support d'étain poli à la main et une sous-couche de bronze. « L'avantage avec le métal, c'est que je peux faire un prototype, une empreinte, et ainsi dupliquer les éléments pour inventer de multiples déclinaisons en collections, alors qu'avec les matières naturelles, chaque création était unique. »

Son installation à Domme ne découle pas que d'un jeu de circonstances. En creusant bien, Charles parvient à se découvrir des racines qui l'attachent durablement au grandiose rocher du Périgord noir. La généalogie locale s'amorce avec un grand-père venu finir ses jours à Domme, puis se poursuit avec un père résistant dans le maquis de Dordogne, qui se marie à Sarlat. Sarlat toujours, c'est de là que vient l'appel d'un de ses frères, en 1998, qui lui conseille un bel emplacement à Beynac pour proposer ses créations aux touristes. La parenthèse de Beynac sera refermée un an plus tard par le coup de foudre dommois, transmué en liaison au long cours.

Désormais, dans sa noble boutique de la place de la Rode, les présentoirs dessinent à l'envi les contours de son inspiration, nourrie des formes infinies du règne végétal. Écorces d'arbres, nervures de feuilles, sillons pierreux se révèlent dans l'abstraction de ses quelque 1 700 références disponibles. Parmi les 60 000 visiteurs qu'il peut recevoir en une seule saison, certains se déplacent à dessein. « Des gens font parfois de grands détours pour acheter ici leurs bijoux. J'ai aussi retrouvé des clientes que je n'avais pas vues depuis vingt ans et qui portent encore mes créations. C'est une grosse récompense, une marque d'originalité et de qualité. Si cela prend très de temps pour se faire une mauvaise réputation, il en faut beaucoup pour s'en construire une bonne ! » Parole d'orfèvre.